

départ pour un voyage de noce déjà décidé en principe et dont il n'y avait qu'à fixer l'itinéraire.

Appyani était maintenant en pleine possession de lui-même.

Précipitant le pas, il était arrivé à l'entrée du sentier.

Il se dirigea rapidement vers la grille dont il n'eut qu'à pousser la porte et pénétra dans le parc.

Mais au lieu de se rendre tout de suite à l'endroit d'où lui arrivait la mélodie endiablée d'une valse entraînante, il gravit quelques marches d'un escalier rustique conduisant à une sorte de pavillon élevé sur un tertre et qui s'encadrait au milieu d'un bouquet d'arbres.

C'était là que pendant son séjour dans la propriété des Prés-Saint-Gervais, Mlle Sophie d'Anglemont, avant son mariage, aimait à venir s'isoler pour songer au fiancé dont elle attendait le retour et qui, hélas ! ne devait revenir que trop tard !

Appyani, qui connaissait ce coin retiré, ne pouvait choisir un meilleur endroit où s'embusquer pour s'assurer que l'homme qu'il venait de quitter ne l'avait pas suivi dans le sentier.

Il n'eut, en effet, pas longtemps à attendre.

Moins de dix minutes plus tard, il apercevait Robert Maurel sur la route.

Soudain il tressaillit et il eut l'impression que tout son sang se figeait dans ses veines.

Robert Maurel s'était arrêté et, les yeux fixés sur l'entrée du parc, il semblait indécis sur ce qu'il allait faire.

Puis lentement, le front penché, il avait fait quelques pas vers la grille.

L'inquiétude qu'avait éprouvée le docteur se changeait, à présent, en terreur.

Plus de doute, Robert Maurel venait bien chez M. d'Anglemont.

Appyani s'était levé d'un bond, comme si, ses instincts criminels se réveillant en lui, il eût voulu courir au-devant de son ennemi et l'empêcher de pénétrer dans le parc.

Mais à ce moment Robert Maurel s'arrêtait brusquement dans sa marche.

Et comme s'il eût, après réflexion, pris une résolution suprême, il jeta un dernier regard sur ce parc dont l'aspect ravivait en lui tant d'ineffaçables souvenirs ; puis vivement et pour se soustraire à l'envie de revenir sur une décision prise à grand-peine, il s'élança dans la direction de Paris.

Alors un soupir de soulagement sortit de la poitrine d'Appyani.

— Enfin ! exclama-t-il en se risquant cette fois en dehors du rideau d'arbres, afin de suivre, aussi loin que sa vue pouvait porter, la forme humaine qui s'enfonçait, de plus en plus, dans le lointain de la route.

Et quand il fut bien certain que Robert Maurel ne songeait pas à revenir sur ses pas, il reprit l'allée conduisant à la maison et se mit aussitôt à la recherche de M. d'Anglemont.

Il avait bien deviné quelles pensées s'agitaient dans l'esprit de son ennemi.

Robert Maurel, en effet, avait pendant quelques minutes formé le projet de se présenter à M. d'Anglemont et de lui dévoiler à quel misérable il avait donné sa confiance. Mais, il n'en pouvait douter, Appyani avait surpris le secret de son amour pour la comtesse, et, à l'accusation formulée contre lui, il en opposerait une autre, capable de compromettre le repos, l'honneur même de la jeune femme.

Non ! la démarche que voulait tenter Robert Maurel auprès de son ancien protecteur n'était pas possible. Il lui fallait renoncer à voir M. d'Anglemont.

Mais, pour s'être trouvé dans la nécessité d'abandonner brusquement le projet qu'il avait formé, il ne se résignait pas, cependant, à laisser le misérable libre d'abuser de la situation qu'il avait réussi à se créer près du jeune ménage, et de tramer les ténébreuses machinations dont il le savait capable.

Il le retrouverait et, cette fois, il se chargerait lui-même de le mettre désormais hors d'état de nuire.

C'est sous l'empire de ces réflexions qui l'avaient dissuadé de brusquer les choses que Robert Maurel avait repris la route de Paris.

Le docteur Appyani avait rejoint M. d'Anglemont dans le petit salon où quelques acharnés whisteurs discutaient un coup mal joué.

— Qu'êtes-vous donc devenu, mon cher docteur ? lui demanda le vieux gentilhomme sur le visage duquel se lisait la joie qu'il avait au cœur.

Appyani allait puiser, dans cette expression de bonheur qui se reflétait sur la physionomie de son hôte, l'occasion de pousser M. d'Anglemont à presser le départ pour le voyage de noce projeté pour le jeune couple.

Il répondit, d'un ton grave, sérieux, et affectant l'air soucieux :

— Mon cher hôte, j'ai profité de la liberté que vous laissez à vos invités d'agir à leur fantaisie, pour m'isoler dans une des allées solitaires de votre admirable parc.

— Et vous avez bien fait, cher docteur ; mais quel motif avez-vous de vous isoler ainsi ?

— Pourquoi cet air grave, que je lis sur votre visage, ajouta-t-il

en passant familièrement son bras sous celui du docteur et entraînant celui-ci dans la serre.

— Voyons !... Qu'y a-t-il, Appyani ?

— Vous avez recommandé à la comtesse de ne pas trop se fatiguer, lui permettant tout juste de figurer au quadrille d'honneur... Auriez-vous quelque crainte... sérieuse au sujet de la santé de ma fille... ?

— Ne me cachez pas la vérité, je vous en prie, mon cher docteur.

Appyani poussa un soupir, comme s'il eût voulu laisser supposer qu'il hésitait à répondre.

— Vous allez m'effrayer, reprit M. d'Anglemont devenu subitement inquiet.

— Il n'y a pas encore de quoi s'alarmer, répondit Appyani.

— Pas encore, dites-vous ?... Mais alors la comtesse serait donc sérieusement menacée ?... Cependant tout à l'heure vous ne paraissiez pas par trop inquiet ; vous vous contentiez de prescrire du repos, beaucoup de repos.

— Aussi n'est-ce pas la santé de Mme de Bussièrès qui m'inquiète !...

— Mais alors... de qui s'agit-il ?

— De mon ami...

— Le comte de Bussièrès ! interrompit M. d'Anglemont en saisissant la main du médecin.

— Oui !... La santé du comte laisse à désirer...

— Sérieusement ?

— A vous, mon cher hôte, je dois la vérité tout entière...

— Parlez donc sans réticences ! prononça M. d'Anglemont en s'appuyant sur le bras du docteur.

Ils étaient tout au fond de la serre et personne ne pouvait entendre leur conversation.

Le docteur Appyani baissa néanmoins la voix.

— Vous avez sans doute remarqué l'extrême pâleur du comte, à certains moments...

— Oui !... Mais j'avoue que je n'avais pas songé à donner à cette pâleur, qui ne m'avait pas paru malade, une cause alarmante.

Appyani inclina légèrement la tête comme pour faire entendre à M. d'Anglemont qu'il s'était trompé.

Aussi ce dernier s'informa-t-il avec une visible émotion :

— Alors cette pâleur est bien réellement malade ?

— Je n'ai pas l'intention de vous alarmer outre mesure, cher monsieur d'Anglemont. La santé de votre gendre ne saurait, pour le moment du moins, donner de sérieuses inquiétudes ; mais...

— Mais... achevez donc.

— Il y a des ménagements, bien des ménagements à prendre.

M. d'Anglemont l'interrompant :

— Mais, avant les fiançailles du comte, vous ignoriez donc que votre ami fût atteint d'une affection organique de quelque gravité ?

— Ce serait presque un reproche que vous m'adresseriez là ? fit le médecin d'un air légèrement piqué.

— Soyez persuadé que si j'eusse reconnu chez mon ami des symptômes réellement graves, j'aurais conseillé, pour le moins, d'ajourner le mariage.

— Ah ! vous me rassurez ! dit M. d'Anglemont en laissant s'échapper un soupir de soulagement.

— Seulement, vous me permettrez de vous donner un conseil...

— Est-ce un simple conseil d'ami ou bien une prescription du docteur ?

— L'un et l'autre ! répondit en souriant le médecin.

Appyani avait suffisamment préparé la voie pour arriver droit à son but.

Il reprit donc :

— Ce qu'éprouve, pour le moment, le comte de Bussièrès, c'est surtout une grande exaltation.

— La joie excessive a, parfois, ses dangers, aussi bien que le malheur.

— Or, le comte aimait éperdument et depuis longtemps Mlle d'Anglemont et, lorsque, pour la première fois, il vous demanda sa main...

— De graves motifs me forcèrent de repousser cette demande.

— Oui, des motifs que je connais... un scrupule qui vous honore et que, grâce à votre charmante fille, nous sommes parvenus à vaincre.

— Aujourd'hui, le comte est au comble de ses vœux, et ce bonheur subit, après un long désespoir causé par votre refus, est bien fait pour ébranler quelque peu la santé la plus robuste...

— Eh bien ! je le déclare, le comte de Bussièrès, impressionnable à l'excès, se ressent, aujourd'hui, des émotions d'autrefois...

(A suivre.)